

## Michel de Certeau, récits de l'entre-deux<sup>1</sup>

Il s'agira de la psychanalyse et de certains aspects de ses rapports avec la frontière. Ça sera peut-être un peu décousu ou associatif du fait de cette notion de frontière à laquelle il n'est pas tellement facile d'assigner des frontières... Elle se déplace, elle prolifère, elle se métaphorise sans crier gare et on se demande alors ce qui pourrait bien l'arrêter...

La première serait une frontière *géographique*. En 1914, il y a exactement un siècle, la psychanalyse passe d'Autriche-Hongrie en France grâce à un texte signé de Hesnard et de Régis sur *La doctrine de Freud et son école*. Hesnard — l'Amiral Marie Angelo Hesnard — a une certaine importance pour nous autres méridionaux : c'est lui qui introduira la psychanalyse en France une deuxième fois trente ans plus tard lorsqu'il s'installera à Toulon en 1946, après un séjour en Tunisie. Hesnard a formé pratiquement toute la première génération des analystes du Midi : entre autres Jean-Louis Faure (de Montpellier), les docteurs Lombard et Guy Darcourt (de Nice), Jean Reboul (de Toulon), René Pache et Jacques Caïn (de Marseille)... Mais il y a un autre analyste français de la première génération qui a joué un rôle important dans le Midi, c'est René Laforgue. Pendant la deuxième guerre et même déjà un peu avant, Laforgue recevait à La Roquebrussanne, dans le Var, des patients tels que Françoise Dolto ou Alain Cuny et d'autres qui vivaient près de chez lui dans une ambiance de phalanstère. Juste après la guerre, quatre de ses anciens analysants seront les inventeurs du CM[P]P : André Berge, Juliette Boutonier, Françoise Dolto et Georges Mauco<sup>2</sup>. Laforgue était né en 1894 dans l'Alsace alors allemande et sa thèse en 1922 portait sur l'affectivité des schizophrènes du point de vue psychanalytique. Son livre le plus connu, *La psychopathologie de l'échec*, a été publié par Jean Ballard aux Cahiers du Sud en 1941. Il faudrait aussi citer un troisième personnage également en transit à

---

<sup>1</sup> Intervention au Colloque sur « La Traversée des frontières » organisé par Augustin Giovannoni au Lycée Nord et à la Villa Méditerranée à Marseille en octobre 2014.

<sup>2</sup> Cf. Claire Doz-Schiff, *Le versant pédagogique en analyse d'enfants : le centre Claude-Bernard*, *Études freudiennes* n° 36, janvier 1995.

Marseille pendant l'Occupation, c'est Loewenstein (l'analyste de Lacan mais aussi de Jeanne Latil, aixoise), polonais d'origine, formé à Berlin, qui s'est ensuite installé à New-York où il a fondé le courant de l'Ego-psychology. L'Alsace, la Tunisie, l'Amérique, ça fait beaucoup de frontières...

Le point commun entre ces trois personnages, je dirais que c'est la ruse et la rage. Il y a une rage de transmission, de franchissement : Hesnard introduit deux fois la psychanalyse en France ; Loewenstein traverse trois frontières ; Laforgue quant à lui crée un premier phalanstère à La Roquebrussanne mais il en invente ensuite un second à Rabat au Maroc dans les années 50, un peu divaguant : il semble qu'il se prenait pour une espèce de chef ou de gourou prônant la régénération de l'Occident. Quant à la ruse, elle vient du fait qu'ils ont biaisé le texte freudien. Ils en ont donné une traduction qui est une trahison. Hesnard et Laforgue se sont permis de le « franciser », de le rendre compatible avec le supposé génie gaulois en le mélangeant à toutes sortes d'éléments hétéroclites, à un spiritualisme assez confus et Freud a très vite critiqué leur opération. Quel est ici le point ? C'est qu'on a affaire à d'authentiques passeurs mais que ces passeurs se payent un tour de passe-muraille, un tour de passe-passe qui a coûté très cher à la psychanalyse du fait que Freud sera longtemps interprété de façon superficielle et tendancieuse. Jusqu'à Lacan. On fait souvent l'éloge de la traversée des frontières, c'est un *topos* de la pensée moderne, mais dans ces cas, avec Hesnard, Laforgue et Loewenstein, on a plutôt l'exemple d'une traversée malheureuse ou d'un naufrage : de l'allemand au français, de la France au Maroc, entre l'Europe et l'Amérique, c'est la distorsion qui domine. (On pourrait jouer ici sur le mot freudien *Entstellung* qui peut se traduire à la limite par « déplacement » mais d'abord par « distorsion », « défiguration »). Peut-on en conclure que le moment de la fondation comporte nécessairement un refoulement originaire ? Une part de violence, un déplacement (une dissimulation), et quelque chose de gratuit qui exclut l'échange<sup>3</sup> ?

La deuxième frontière est *politique*. Elle a aussi un enracinement dans la géographie et dans l'histoire. Pour faire la transition avec la guerre, dont il vient d'être question, je voudrais citer encore un nom, celui de Hilferding. Rudolf Hilferding était un ancien ministre socialiste des

---

<sup>3</sup> Cf. Daniel Bordigoni, *L'intervention que je n'aurai pas faite*, Colloque du GRP sur la transmission, Marseille, 2004 : il s'agit d'une réflexion sur le mythe de Prométhée comme inventeur de la transmission.

finances sous la république de Weimar. Il a été arrêté par les nazis à Arles en 1942 malgré l'aide que Varian Fry, du Comité Américain de Secours, avait tenté de lui apporter. Or il était le mari d'une femme assez extraordinaire : c'était l'une des premières femmes médecins à Vienne, très engagée auprès des syndicats d'ouvriers et aussi la première femme élue à la Société Psychanalytique de Vienne, en 1910. Elle a été déportée à Theresienstadt où elle est morte assassinée. Le nom de Hilferding a donc laissé en Provence une trace, une marque des liens historiques entre la psychanalyse et l'engagement politique<sup>4</sup>. On retrouve souvent ces liens dans l'histoire de la psychanalyse. Je rappelle ces faits peu connus parce qu'ils apportent une pierre à la dimension d'engagement politique qui fait partie intégrante de ce colloque.

Freud aimait bien les métaphores spatiales. Pour parler du surmoi, du moi et du ça, il prend quelquefois la comparaison de royaumes ou de provinces entre lesquelles se décompose l'appareil psychique<sup>5</sup>. Tout irait bien, dit-il, si dans un pays au relief très varié — collines, plaines et lacs — on trouvait par exemple, harmonieusement répartis, des Allemands éleveurs sur les collines, des Magyars vigneron dans les plaines et des Slovaques pêcheurs au bord des lacs. Une telle répartition enchanterait quelqu'un comme le président Wilson, qui voulait mettre un peu d'ordre dans l'Europe. Hélas Allemands, Magyars et Slovaques vivent partout pêle-mêle, il y a des champs dans les collines et du bétail dans la plaine. Il se pourrait que le *surmoi* et que le *moi* soient emmêlés avec le *ça*, qu'ils soient mêlés, conjoints au *ça* comme des enclaves, des colonies ou bien des bantoustans.

Je voudrais à partir de là évoquer un point concernant la politique de la psychanalyse. Aux alentours de 1910, Freud s'est lancé dans l'aventure de l'institutionnalisation de la psychanalyse. Il n'est pas sûr qu'il ne se soit pas pris les pieds dans le tapis. Je ne sais pas, il faudrait étudier le contexte. La question est abordée par Moustapha Safouan<sup>6</sup> dans son récent livre sur *La psychanalyse, science, thérapie – et cause*. Institutionnaliser la psychanalyse, cela paraît contradictoire. En tous cas cette

---

<sup>4</sup> Cf. F. Wilder, *Margarethe Hilferding. Une femme chez les premiers psychanalystes*, Paris, Épel, 2015.

<sup>5</sup> S. Freud, *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, coll. Folio essais, 1989, XXXI<sup>ème</sup> Conférence, pp. 101-102.

<sup>6</sup> M. Safouan, *La psychanalyse : Science, thérapie – et cause*, Paris, Thierry Marchaisse, 2014.

institutionnalisation va de pair avec une internationalisation. Cloisonnement d'un côté et abolition des frontières de l'autre... Assez rapidement Freud s'est trouvé à la tête d'une sorte d'empire mondial. Après sa mort et même avant les querelles d'orthodoxie et les jeux de pouvoir se sont déchaînés. L'Association psychanalytique internationale — IPA — est devenue une organisation dogmatique et bureaucratisée. D'une certaine façon le même phénomène s'est reproduit avec une partie des successeurs de Lacan. Comme si, à l'instar du président Wilson, on exigeait quelque chose qui soit purement et nettement délimité, pur et net. Délimité mais infini : une sorte de rationalisation doctrinale et organisationnelle au niveau mondial.

La troisième frontière est *épistémologique*. Il s'agit de la frontière qui sépare le champ analytique des champs voisins. Freud, dès qu'il est sorti de son isolement, vers 1906, s'est engagé dans une guérilla pour la reconnaissance de la psychanalyse. Il a débattu avec des médecins, avec des psychiatres, en particulier avec Bleuler, le directeur de la clinique du Burghölzli près de Zurich, pour établir la spécificité de la psychanalyse et faire valoir ses droits au titre de science à part entière. Il voulait à tout prix arracher la psychanalyse aux mains des médecins. C'est bien d'une sorte de guérilla épistémologique qu'il s'agissait puisque Bleuler voulait dissoudre la psychanalyse dans la psychiatrie tandis que Freud à l'inverse ambitionnait de conquérir la psychiatrie et même textuellement de la « coloniser ».

Le verbe *coloniser* est employé par Freud dans une lettre à Bleuler de 1906, dans une autre à Jung en 1909 et dans une autre encore à Jones en 1911<sup>7</sup>. En 1932 « les personnes qui utilisent la psychanalyse pour l'utiliser dans leur spécialité » sont qualifiées de « colons qui prennent la relève des pionniers<sup>8</sup> ». Curieux terme que ce *coloniser*, avec ses résonances agressives mais aussi avec l'écho d'un idéal de civilisation. À la place de « coloniser » Freud écrit quelquefois « infecter » : un tel est « infecté » par la psychanalyse, telle ville comme Odessa par exemple est devenue un « foyer d'infection »... La métaphore coloniale transporte ainsi un élément de crainte éventuellement hypocondriaque, le pulsionnel d'une offensive et

---

<sup>7</sup> Cf. Sigmund Freud, Eugen Bleuler. *Briefwechsel 1904-1937*, Bâle, Schwabe, 2012, Lettre à Bleuler du 30 décembre 1906, p. 100 ; S. Freud - E. Jones, *Correspondance complète (1908-1939)*, Paris, PUF, 1998, p. 134.

<sup>8</sup> S. Freud, *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, op. cit., XXXIV<sup>ème</sup> Conférence, p. 195.

l'idéal du geste civilisateur. Mais sait-on bien ce qu'est une colonie ? N'y a-t-il pas plusieurs espèces de colonies, des colonies en plusieurs sens ? Le mot est tellement usé à force d'avoir servi qu'on n'y réfléchit plus. Si vous me permettez une minute d'association plus ou moins libre cela me rappelle une *Lettre sur l'Algérie* de Tocqueville dans laquelle celui-ci (dans les années 1830) s'inquiète de constater que les armées françaises accumulent victoires sur victoires et n'arrivent plus à s'arrêter, qu'elles s'enfoncent de plus en plus loin dans le pays sans autre raison que celle de l'adage apparemment trivial (à situer quelque part entre les Stoïciens et la famille Fenouillard) selon lequel passé les bornes il n'y a plus de limites.<sup>9</sup>...

Contrairement à la conquête de l'Algérie, la conquête freudienne ne se fait ni dans l'indifférence générale ni dans la confusion politique, mais le point commun est la présence d'un *x*, d'un inconnu qui serait à la fois le mobile et le milieu de la conquête. Comme si ce qu'on appelle « l'identité » se construisait autour d'un noyau d'étrangeté et non l'inverse.

La colonie freudienne a-t-elle donc des limites ? À quelles limites, en quel point s'est-elle arrêtée ? N'a-t-elle pas investi une bonne partie du territoire de la psychiatrie, de l'histoire, de l'anthropologie, de la sociologie, de la philosophie, de l'esthétique, de la pédagogie etc. ? Précisément, comment cerner ce qui en elle, dans son essence, dans son rapport à l'autre, implique une déterritorialisation, un perpétuel débordement ?

Jean-Luc Nancy et Philippe Lacoue-Labarthe ont écrit à ce sujet en 1979 *La panique politique*, texte récemment réédité<sup>10</sup>. Sur le même thème de la frontière épistémologique Michel de Certeau a proposé une hypothèse que je voudrais vous exposer plus en détail, car elle n'est guère connue. Il ne s'agit pas de politologie comme chez Lacoue-Labarthe et Nancy, mais de pédagogie. Elle se trouve dans la préface du livre de Mireille Cifali *Freud pédagogue ?*, préface intitulée « Jouer avec le feu<sup>11</sup> », par allusion aux termes d'une lettre de Freud à Pfister où il est question de terre brûlée et d'incendie. Pfister était un pasteur suisse, un pédagogue et un psychanalyste, typiquement l'un de ces personnages que Freud décrit

---

<sup>9</sup> Tocqueville, *Seconde Lettre sur l'Algérie* (1837), Paris, coll. Mille et une nuits, 2003.

<sup>10</sup> Cf. P. Lacoue-Labarthe, J.-L. Nancy, *La panique politique*, Paris, Christian Bourgois, 2013.

<sup>11</sup> Cf. M. Cifali, *Freud pédagogue ? Psychanalyse et éducation*, Paris, Inter Éditions, 1982, « Préface », pp. 7-15.

comme « infectés » par le bacille psychanalytique. Voici donc ce que Freud écrit au pédagogue Pfister : « Espérons que l'étincelle que nous préservons laborieusement de l'extinction sur notre terrain, en l'attisant sans cesse, deviendra sur le vôtre un incendie où nous pourrions aller chercher nous-mêmes un tison enflammé<sup>12</sup>. » Étrange aller et retour : il s'agirait d'incendier le territoire du voisin pour y trouver le feu dont on avait besoin chez soi... Michel de Certeau commente : dans ces conditions, « la pédagogie devient un lieu stratégique où se joue le statut même de l'expérience psychanalytique ».

Ce qu'on appelle l'*application* d'une science à sa voisine n'a donc plus rien à voir avec ce qu'on entend par là d'habitude. Car finalement l'enjeu d'une telle opération revient, selon Michel de Certeau, dans le cas de la psychanalyse, à une double inversion et à un double questionnement.

En effet on peut se demander si le conservatisme de Freud en matière d'éducation (car il était conservateur dans ce domaine) n'a pas valeur d'aveu et si la subversion qu'il introduit dans la psychanalyse ne révèle pas là, du coup, ses poches d'ombres, son point aveugle ; et on pourrait aussi se demander si ce très vif intérêt pour la pédagogie ne fournit pas l'argument nécessaire pour interroger réciproquement ce que Certeau appelle « la relation pédagogique toujours tapie dans le transfert ». Cela ne veut pas dire que Freud mélangeait tout. Au contraire il séparait nettement psychanalyse et pédagogie. Il insistait sur l'idée que la pédagogie se donne un but prédéfini et qu'elle le vise en promettant une prime d'amour, deux traits absents de la psychanalyse. Et devant toutes les élaborations qui au bout d'un moment prenaient l'allure de déviations, Freud ne transigeait pas sur quelques points fondamentaux, sur la sexualité et sur les pulsions partielles. Là-dessus il était intraitable : « Qu'est-ce qui vous prend de contester la fragmentation de la pulsion sexuelle en pulsions partielles, alors que l'analyse nous y contraint tous les jours.<sup>13</sup> ? »

Mais ce que Certeau suggère en écrivant que « la pédagogie devient un lieu stratégique où se joue le statut même de l'expérience psychanalytique », c'est que la psychanalyse n'a pas vraiment de propre, pas d'identité. Elle est plus forte comme adjectif ou comme adverbe que comme substantif. La psychanalyse en elle-même ou dans son essence on

---

<sup>12</sup> Sigmund Freud. *Correspondance avec le pasteur Pfister 1909-1939*, op. cit., Lettre à Pfister du 9 février 1909, p. 103.

<sup>13</sup> *Ibidem*, Lettre à Pfister du 9 octobre 1918.

ne sait pas ce que c'est, par contre on comprend bien à quoi s'attaque l'adjectif « analytique » dans l'expression « pédagogie analytique » ; et d'ailleurs dans « pédagogie analytique » l'analyse s'attaque aussi à elle-même... L'inconscient en soi n'a guère de sens non plus mais il se détermine dans l'adverbe « inconsciemment », une action accomplie inconsciemment, un changement vécu inconsciemment.

Comment cela s'explique-t-il ? Sans doute par le fait que la psychanalyse n'est pas une conception du monde mais un instrument de recherche, une recherche qui ne serait sûre que de ses instruments, autrement dit une technique beaucoup plus qu'une méthode. Technique dans son application thérapeutique la psychanalyse est cependant par rapport à la médecine et à mainte autre activité dans une situation comparable à celle de la physique : en son noyau c'est selon Freud une discipline fondamentale<sup>14</sup>. Et c'est précisément parce qu'elle est fondamentale qu'elle garde cette indétermination. Fondamentale donc indéterminée. Comme instrument de recherche elle passe de mains en mains, elle franchit les frontières au-delà desquelles elle se trouve... et risque de se perdre. Entre-deux, donc. Un virus en effet, une colonie, un incendie. Le virus mute, la colonie s'enfonce dans l'inconnu, l'incendie traverse les routes. Son « contenu de vérité » tient selon Freud aux « relations qu'elle découvre entre les activités [les] plus diverses [de l'homme].<sup>15</sup> ». Remarque apparemment banale...

Cette polyvalence de la psychanalyse comme métapsychologie, cet organon à la recherche de ses concepts fondamentaux, ce polypier d'organes — comme disait Taine à propos du cerveau — on les retrouve chez Lacan. Lacan n'a pas abordé le champ pédagogique de la même façon que Freud. Du livre de Catherine Millot, proche de Lacan, on ne retient ordinairement que le titre, *Freud antipédagogue*, comme si c'était une conclusion ou un verdict, une façon de dire « On ferme », en oubliant les questions soulevées<sup>16</sup> ; le dossier mériterait d'être rouvert... Mais prenons par exemple la séance du 3 juin 1959 du séminaire *Le désir et son interprétation*, on s'aperçoit que Lacan a absolument besoin de la

---

<sup>14</sup> Cf. S. Freud, *La question de l'analyse profane, Postface*, Gallimard, Paris, Folio essais, 1989, p. 144.

<sup>15</sup> Cf. S. Freud, *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse, op. cit.*, XXXIV<sup>ème</sup> Conférence, p. 210.

<sup>16</sup> Cf. C. Millot, *Freud antipédagogue*, Paris, Flammarion, coll. Champs, 1997 [Navarin, 1979].

philosophie pour établir que « tout sujet est pas-un<sup>17</sup> » : seule la tradition philosophique permet selon lui d'aborder l'Être et l'Un, de situer ces notions dans leurs coordonnées et de comprendre qu'ils ne sont univoques ni l'un ni l'autre. Mais ayant dit cela, aussitôt Lacan soupire, excédé : « Je regrette d'avoir à remuer pour vous le ciel de la philosophie, je ne le fais que contraint et forcé<sup>18</sup> [...] ». Même stratégie deux pages plus loin avec la religion et puis trois pages plus loin avec la linguistique. Ce qu'elles disent, ce n'est pas ça, elles sont beaucoup trop riches, beaucoup trop assurées, bien trop objectivantes... mais il n'y a qu'elles qui permettent d'articuler ce qu'il y a à dire<sup>19</sup>.

Pour terminer sur cette notion de frontière épistémologique, je voudrais suggérer à titre d'hypothèse que cette stratégie chez Freud et chez Lacan, cette manœuvre, ces enveloppements, ce double jeu, ces pourparlers disciplinaires interminables qui s'enracinent dans l'indétermination fondamentale de la psychanalyse, prennent racine aussi dans le défaut qui fait l'être parlant. C'est ce défaut, c'est cette faille qui amènent celui qui se trouve sur le divan à dire quelque chose comme « Ce n'est pas ça mais je vais le dire comme ça... » Selon Lacan, « l'être est la même chose que la coupure », en tant qu'être parlant « c'est dans les intervalles de la chaîne signifiante » que le sujet se manifeste, qu'il « apparaît, comme sujet barré<sup>20</sup> ». N'est-ce pas souvent dans l'intervalle des registres que la souffrance du symptôme se dit ?

Qu'est-ce qu'une psychanalyse, quel but poursuit-elle ? Dans la théorie il y a des mots pour ça, des expressions impressionnantes, traversée du fantasme, castration symbolique, repérage de l'objet cause du désir, etc. Mais ce sont là des mots de théorie. Du côté de l'analysant ces mots n'ont aucun sens. Ce qu'il fait ne correspond à rien de prédéfini, il cherche justement à formuler la question qui l'amène, le tracé de son analyse n'est rien d'autre que la ligne des mots sur lesquels il avance à mesure, accompagné par son analyste, et qui le rapprochent d'un franchissement.

---

<sup>17</sup> J. Lacan, Le Séminaire, Livre VI, *Le désir et son interprétation*, Paris, La Martinière, Le Champ freudien, 2013, séance du 3 juin 1959, p. 482.

<sup>18</sup> *Ibidem*, p. 482.

<sup>19</sup> Cf. Le Séminaire, Livre VIII, *Le Transfert*, Paris, Seuil, 1991, p. 302, séance du 26 avril 1961, où le dogme de l'eucharistie sera mobilisé pour expliquer le phallus comme désignant la présence réelle...

<sup>20</sup> J. Lacan, *Le désir et son interprétation*, *op. cit.*, séance du 3 juin 1959, p. 483.